**An die TeilnehmerInnen des Ateliers “Etre étranger“ / Frauke Jöckel /10.11.2016**

----------------------------------------------------------------------------------------------------------------**Bitte bringen Sie unbedingt Ihr Exemplar von Camus „L’Etranger“ mit** (z.B. Reclam UB 9069). Das erleichtert die Arbeit. Und falls möglich auch Kamel Daoud „Meusault, contre-enquête“, actes sud (19€)
**\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_**

**Qui est le héros de “L’Etranger” de Camus ?**

L'Arabe serait le fantôme d'un peuple qu'on ne voit pas. L'étranger, une allégorie de l'absurde... Les héros d'Albert Camus suscitent plus que jamais des interprétations ambivalentes et fécondes.

*« Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. »* Ainsi commence *L'Etranger,* le plus célèbre des romans d'Albert Camus, vendu à plus de dix millions d'exemplaires. Nombre de collégiens, avec ce livre, découvrent le concept d'« absurde », et s'identifient au mal-être de Meursault, au non-sens du monde qui les entoure. Jean-Paul Sartre, lui, s'était intéressé au temps des verbes dans le livre : le ­passé composé plutôt que l'imparfait, la brièveté plutôt que la durée ! Mais c'est aussi un roman dont certains critiques repensent le personnage-clef. Car la question de « l'Arabe », elle, n'avait pas effleuré ceux de l'époque. Aujourd'hui, des lectures plus politiques, aiguisées par l'actualité, soulèvent une question, presque une énigme : mais qui est donc « l'étranger » de *L'Etranger* ? Est-ce Meursault, Français d'Algérie parmi d'autres, impassible qui ne pleure pas à la mort de sa mère et ne s'abandonne qu'à *« la tendre indifférence du monde »* ? Meursault est-il l'archétype de celui qui rejette les codes sociaux et finit guillotiné pour n'avoir pas *« joué le jeu »,* comme l'écrivit Camus dans sa préface à l'édition américaine, en 1946 ? Ou n'est-il que la version romanesque du *Mythe de Sisyphe* et de sa réflexion philosophique sur l'absurde ? A moins bien sûr que cet « étranger » ne soit « l'Arabe », ce personnage indistinct que Meursault tue d'une balle de revolver, puis de quatre encore, sur une plage algérienne écrasée de soleil, comprenant alors qu'il vient de détruire *« l'équilibre du jour »* et de frapper *« à la porte du malheur »...*

**L’Arabe, un homme sans nom**

Dans son dernier livre, « >En quête de l’Etranger>*,* l'universitaire américaine Alice Kaplan fait la biographie de ce roman hors norme, explorant les conditions dans lesquelles il a germé, puis mûri, pour être finalement publié en France, chez Gallimard, en 1942. Camus l'avait en fait écrit deux ans plus tôt, alors qu'il travaillait comme secrétaire de rédaction au quotidien *Paris-Soir.* Mais *L'Etranger* vient de plus loin encore, d'un autre roman qu'il n'avait fait qu'ébaucher — *La Mort heureuse* — et dans lequel un certain Patrice Mersault (sans « u ») tuait déjà... un Européen.

D'où vient alors cet « Arabe », cet homme sans nom ni profil, celui dont le roman ne dit rien, ni sa taille, ni son âge, et qui n'apparaît (vingt-cinq fois dans le roman) qu'avec cette majuscule qui le prive de patronyme ? Probablement en partie, avance Alice Kaplan, de la lecture que fit Camus du roman de James M. Cain *Le facteur sonne toujours deux fois* (1934), qui connaîtra plusieurs adaptations cinématographiques (dont celles de Tay Garnett en 1946 et de Bob Rafelson en 1981). Dans ce roman, Frank Chambers séduit Cora, la femme de Nikis Papadakis, qui tient une station-service. Et les deux amants vont tuer « le Grec ». *« Ce qui m' a sauté aux yeux en relisant le roman de James M. Cain,* raconte Alice Kaplan, *c'est que Camus a bien saisi cet effet littéraire : pour peindre une société raciste, on peut réduire l'homme à son identité ethnique. S'il n'a pas donné de nom à "l'Arabe", c'est bien dans ce but. Il considérait son roman comme un cliché négatif, l'envers de son humanisme. »*

Edward Said, professeur de littérature anglaise et comparée à l'univer­sité Columbia, estimait déjà dans *Culture et impérialisme* que *« les Arabes de* L'Etranger *sont des êtres anonymes qui servent de toile de fond à la grandiose métaphysique européenne qu'explore Camus ».* « *Pour les lecteurs de l'époque post-coloniale,* poursuit Alice Kaplan, *l'exclu du roman, c'est effectivement l'Arabe. Et le fait qu'il n'ait pas de nom est un élément crucial. Quand j'ai rencontré Kamel Daoud, l'auteur de* Meursault, contre-enquête, *il m'a d'ailleurs dit* *: "On ne fait pas la même lecture de* L'Etranger *selon que l'on est américain, français ou algérien." »*

Dans son propre roman, Kamel Daoud donne en fait un nom à « l'étranger » : le petit frère de « l'Arabe » révèle en effet qu'il s'appelait Moussa Ould el-Assasse, qu'il a été tué sur une plage et que l'on n'a jamais retrouvé son corps. *« Cette histoire devait donc être réécrite,* écrit Kamel Daoud, *dans la même langue, mais de droite à gauche »,* c'est-à-dire dans sa version algérienne, ne serait-ce que pour rappeler que les deux protagonistes, l'Arabe et le Français Meursault sont face à face depuis... un siècle, depuis la conquête de l'Algérie par les Français en 1830. Et Daoud de pointer que dans le roman de Camus Meursault est condamné par la justice moins pour avoir tué un homme, un indigène, que, comme le déclare le procureur, *« pour avoir enterré sa mère avec un cœur de criminel ».*

**La vision de Camus sur l'Algérie**

Le meurtre donc, presque accessoire, passe quasiment inaperçu. Volonté de Camus de souligner l'absurdité de la société coloniale ? Pas si simple, affirment quelques intellectuels algériens pour qui le contentieux n'a pas disparu. Car le Camus qui renvoyait dos à dos la torture et le terrorisme pendant la bataille d'Alger (1957) reste aujourd'hui perçu comme plus proche de la communauté européenne alors victime des attentats du FLN que des Arabes — même si l'on sait qu'en privé il intervint pour demander la grâce des condamnés à mort algériens. Et la célèbre phrase de Camus recevant en 1957 à Stockholm son prix Nobel de littérature — *« je crois à la justice mais je défendrai ma mère avant la justice »* — ne plaide pas non plus pour sa défense aux yeux de ceux qui veulent le condamner.

*« Encore aujourd'hui,* explique Benjamin Stora, *beaucoup d'intellectuels ­algériens estiment que Camus a tou­jours gardé de l'Algérie la vision qu'il en avait dans les années 1930, celle d'un pays où pourraient vivre côte à côte Français et Algériens avec égalité des droits, une sorte de fédération réunissant des hommes de bonne volonté. Dans les années 1950, c'était trop tard ! Le conflit avait pris un tour trop radical et on ne retint de lui que son refus d'évoquer l'indépendance. Il s'inquiétait de la question sociale, de l'égalité républicaine, mais il n'a pas senti monter le nationalisme algérien, la revendication de souveraineté. »* « L'Arabe » resterait donc un figurant, presque un fantôme, incarnant ce peuple algérien... que l'on ne voit pas.

“Une société où l'Européen ne voit pas ceux qui l'entourent.”

Kateb Yacine, comparant les visions de deux Prix Nobel, Camus et Faulkner, note ainsi dans un documentaire de René Vautier (*Déjà le sang de mai ensemençait novembre,* 1982) que Faulkner, lui, avait fait preuve de curiosité à l'égard des Noirs du sud des Etats-Unis en intégrant leur argot dans son écriture ; alors que le Camus romancier ne va jamais aussi loin avec les Arabes, quand bien même le Camus journaliste avait écrit des articles sincères et courageux sur la « misère de la Kabylie » dans *Alger républicain,* en 1939. Le romancier serait-il resté « en retrait » du journaliste ? *« Son roman,* explique Alice Kaplan, *représente une société où l'Européen ne voit pas ceux qui l'entourent. Donner un nom à l'Arabe, lui donner une personnalité n'aurait pas correspondu à la société de l'époque. Il faut donc laisser chaque lecteur décider : parce qu'il la décrit, Camus participe-t-il à cette société raciste ? Personnellement, je pense que non. Mais je comprends qu'il puisse y avoir d'autres lectures. Car nous entrons dans un livre par le biais de nos vies, de nos émotions. »* L'émotion, par exemple, de Malika Rahal, chargée de recherches à l'Institut d'histoire du temps présent (IHTP), quand elle lut le roman de Kamel Daoud…Elle écrivait combien la lecture de *Meursault, contre-enquête* avait été pour elle une délivrance. Au collège, elle n'avait entendu parler à propos de *L'Etranger* que d'absurde et de peine de mort, du personnage de la mère, du soleil... Mais elle n'avait pas de mots pour dire *« ce qui était absent ».* Grâce à *Meursault, contre-enquête*, écrit-elle, *« j'ai senti au fond de moi une môme de 14 ans qui se détendait enfin lentement, un peu étonnée d'avoir trouvé sous la plume de Kamel Daoud des mots dont elle n'avait jamais su dire qu'ils lui avaient manqué. »......*

GILLES HEURÉ , Télérama, 22/10/2016